

Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 38

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195127>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

XVIII

Et tout à coup Grognuz se mit à saigner du nez, conséquence probable d'un vigoureux coup de poing donné par l'homme de la *guerre aux pantins*.

— Y faut vite te mettre une clé sur le cou, lui dit Favey.

— Venez plutôt vers cette fontaine, ajouta le régent, un peu d'eau fraîche suffira.

Le sang s'arrêta bientôt et Grognuz dit à ses compagnons : « Allez toujours demander un demi, je vous rejoins. Il faut que j'aille à l'hôtel changer de mouchoir.

En arrivant à l'hôtel le portier lui remit une lettre à son adresse.

— Qui est-ce qui peut bien m'écrire là ? fait Grognuz en ajustant ses grosses lunettes. Et, déchirant l'enveloppe, il lit en montant à l'étage. Mais à peine a-t-il franchi huit à dix marches, qu'un faux pas le fait chanceler. Il tombe, roule dans l'escalier comme une masse, et va donner contre une jardinière remplie de vases de fleurs, dont quelques-uns répandent leur terre sur ses habits.

Les lunettes sont allées d'un côté, le chapeau de l'autre.

Notre homme resta là pendant quelques minutes, étourdi et poussant de gros jurons.

Le portier accourant : Avez-vous du mal ?...

— T'écrase quelle rebedoulée !... Ouah ! j'ai rien de mal ; on a encore la carcasse dure... Quand même j'aurais bien pu me dévisser quelque chose. Faites voir venir un demi de bon nouveau sur la peur ; nous boirons ça nous deusse, là, dans le collidor. Je reviens de suite.

Le portier s'empessa de réparer le désordre causé par cet incident, et donna quelques coups de brosse aux habits de Grognuz.

Arrivé dans sa chambre, celui-ci parcourut vivement la lettre suivante, qui lui était adressée par un notaire de son district :

Mon cher monsieur Grognuz.

Je suis désolé de venir vous distraire quelques instants de votre intéressante visite à

l'Exposition d'Yverdon, mais les circonstances m'y obligent. Ensuite de nombreuses démarches et de la constante sollicitude que j'ai mise au soin de vos intérêts ainsi qu'à ceux de M. Favey, j'ai enfin trouvé un acheteur pour la propriété, maison, verger et jardin attenants, que vous possédez par indivis

Et comme je sais combien l'administration de ces immeubles vous a causé d'ennuis de tout genre, je m'empresse de vous informer de l'heureuse occasion qui se présente. L'acheteur est un peu pressé, car il désire profiter de la belle saison pour faire exécuter diverses réparations dans le bâtiment, où il se propose d'installer une industrie.

Chose importante, c'est au comptant, et je suis tout à votre service pour vous procurer un placement avantageux des fonds qui vont vous rentrer.

Je suis lié par lettre pour la somme de soixante-cinq mille francs, et mon client désire que l'acte soit passé lundi. J'ai donc pris sur moi de l'appointer pour le dit jour, à trois heures.

Mon stagiaire, qui a été hier à Genève pour affaires, a rencontré madame Grognuz, sa belle-sœur et deux autres dames sur le pont du Mont-Blanc, où elles passaient en voiture. Ces dames rentreront probablement mardi.

Donc, à lundi, à trois heures ; veuillez en informer M. Favey. Je vous prie de venir dîner chez moi, afin que je puisse vous entretenir de cette affaire avant l'arrivée de mon client.

Votre bien dévoué. ...

Favey et Grognuz, qui habitaient un village des environs d'Echallens, possédaient en effet, par indivis, la propriété dont la lettre qui précède fait mention, et qu'ils cherchaient à vendre depuis longtemps. Ils avaient donc chargé le notaire ... de faire son possible pour leur en procurer la vente.

L'occasion se présentait ; il s'agissait de ne pas la laisser échapper.

Favey et l'instituteur se dirigèrent donc vers le lieu du rendez-vous ; mais Favey s'étant arrêté quelques instants en chemin, avec une connaissance, l'instituteur prit les devants, et, après s'être assuré que son nœud de cravate était correct, que le plastron de sa chemise, où brillaient trois boutons d'or plaqué, était immaculé et que son pantalon tombait avec grâce, il entra au café où il

avait hâte de retrouver l'objet de ses rêves.

Il allait s'avancer d'un pied léger vers le comptoir pour présenter ses hommages à Mlle Angéline, lorsqu'il vit auprès d'elle un beau et grand jeune homme, à la moustache effilée. Celui-ci allait sortir et paraissait serrer amoureusement la main d'Angéline, qu'il garda longtemps dans la sienne. Puis, se penchant vers un vase de fleurs placé sur le comptoir :

— Ah ! mademoiselle, quel parfum ! fit-il.

— N'est-ce pas, répondit-elle, avec un mignon sourire.

Et, tirant du bouquet une jolie fleur de camélia, elle la mit à la boutonnière du jeune homme, qui remercia par un nouveau serrement de main et un regard disant beaucoup de choses, et pour Mlle Angéline et pour notre pauvre instituteur, qui n'en pouvait croire ses yeux.

« O cruelle déception ! ô inconstance des choses humaines ! » disait-il en son cœur navré.

Après avoir trinqué avec le portier de l'hôtel, Grognuz s'empessa de rejoindre ses amis.

Favey, en prenant connaissance de la lettre du notaire, s'écria enchanté :

— Ah ! il a vendu la baraque, bravo ! Voilà un rude souci de moins. Là-dessus on peut boire un bon verre ; qu'en dis-tu, beau-frère ?...

— C'est ce que je pensais déjà ; à la tienne ; à la vôtre, monsieur le régent, à vos amous.

— Ah ! faites-moi l'amitié, monsieur Grognuz, de ne plus revenir sur ce sujet, dit l'instituteur à demi-voix, vous me feriez de la peine.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a enco qui ne va pas ? demande Grognuz, ignorant la scène de tout à l'heure. Est-ce que mademoiselle...

— Chut !... chut ! fait l'instituteur en regardant vers le comptoir.

— Eh bien, on n'en repiera plus le mot ; mais alors faut pas boudier, monsieur le régent, faut pas faire la pote, parce que nous voulons nous édiayer un petit peu avant de partir, pisque nous

avons reçu de bonnes nouvelles. Voyez, moi, je suis pas de mauvaise humeur, malgré ma catastrophe dans l'escalier de l'hôtel.

— Quelle catastrophe ?...

— Je vous raconterai ça plus tard ; donnez toujours votre verre, que vous ne buvez rien.

Puis s'adressant à Favey, Grognuz lui dit :

— C'est qu'il ne sagit pas de quienquier, beau-frère, le notaire dit que ce mossieu est pressé.

— Oh ! bien, nous avons enco deux jours devant nous... Sais-tu ce que nous pourrions faire ?... Partir après avoir mangé un morceau, et nous arrêter à Lausanne pour voir le Tir cantonal ; on dit qu'il est bien beau.

— Et notre esposition ? fait Grognuz.

— Y a pas grand mal. Dès que nous aurons passé l'acte on reviendra. Nos femmes seront toutes contentes de cette vente épi nous les amènerons avec nous... Bah ! on peut bien les promener une fois par esseption. Dailleurs nos biets sont toujours bons, pisque on ne s'en est pas servi.

— Tu as là une chique idée, j'aimerais assez voir ce Tir cantonal. Nous pourrions loger à ce petit hôtel où nous avons couché en revenant du Tir fédéral de Genève, tu sais, sur la place de Saint-François, comment y disent-ils déjà... aux *Ménageries*...

— Ah ! aux *Messageeries*, interrompt Favey ; pardine, on y est aux pommes ! Epi, tu sais, ce vin qu'ils appellent du Sainsafe, eh ! quelle fine goutte !

— Aloo !... Ça fait que nous allons vous quitter, mossieu le régent ; à la revoyance, bonne conservation.

— Eh bien, bon retour à la maison, messieurs ; enchanté de vous avoir rencontrés... Demain, je donnerai un coup d'œil à l'exposition, puis... je retournerai sans tarder où le devoir m'appelle... et où j'aurais dû rester... Adieu, messieurs.

(A suivre).

Le gibier s'en va.

Il résulte d'un rapport présenté par la Section de Lausanne à la réunion des délégués des Sections vaudoises de la *Diana*, que le gibier diminue chez nous, dans des proportions de plus en plus inquiétantes. Et parmi les diverses causes auxquelles il faut attribuer cet état de choses, on cite tout particulièrement les changements notables apportés dans nos procédés de culture et dans l'aménagement des forêts depuis trente ou quarante ans.

« Autrefois, dit ce rapport, les forêts étaient peu ou pas éclaircies. Les coupes annuelles se faisaient en coupes rases,

sur une certaine étendue, et, le plus souvent, il s'écoulait un temps assez long avant que l'on songeât à faire une nouvelle plantation. Framboisiers, ronces, buissons de toutes sortes se développaient à l'envi et formaient des abris aussi sûrs que multipliés pour le gibier et pour une quantité de petits oiseaux, en fournissant aux uns et aux autres le gîte et le couvert.

» Le territoire cultivé, autrement dit les champs, était coupé un peu partout de grosses haies, de pierriers ; les prairies naturelles étaient abondantes et se fauchaient tard. Même dans les prairies artificielles, les paysans laissaient mûrir leur foin avant de le couper. Là encore le gibier et les oiseaux insectivores de toutes espèces abondaient. On trouvait dans la campagne, du lièvre, de la perdrix, des cailles, des allouettes nombreuses, etc.

» Tous ces animaux trouvaient dans nos campagnes à la fois la sécurité dans leurs amours, la table et le gîte, assez longtemps pour que les nichées ne fussent pas découvertes par la faulx.

» Aujourd'hui, les haies ont presque partout disparu ; la nécessité de faire rendre au sol le plus possible a opéré le remplacement des prairies naturelles par des prairies artificielles ; partout l'on a compris la valeur plus grande d'un fourrage fauché dans sa fleur, au lieu d'attendre qu'il ait ressemé ses graines. Plus de haies, plus d'oiseaux chanteurs et insectivores ; la récolte hâtive compromet l'existence de toutes les espèces qui nichent à terre et encore celles-ci sont-elles les moins mal partagées, puisqu'il leur reste encore les moissons, pour peu qu'elles sachent les choisir.

» Les forêts sont tenues comme des parcs ou des promenades, le gibier n'y a plus que des retraites insuffisantes et sa poursuite est devenue d'autant plus facile pour les bêtes de rapine, tandis qu'elles-mêmes sont demeurées au bénéfice de la protection qu'elles trouvent dans leurs terriers ou dans leurs nids inaccessibles. »

A l'occasion des dernières manœuvres et de l'excellent accueil qui a été fait à nos troupes par les populations de la Suisse romande, nous nous plaignons à rappeler ces charmants vers de Paul Déroulède, intitulés : *Le bon gîte*, et tirés des *Chants du Soldat*. Ils sont vraiment tout d'actualité :

« Bonne vieille, que fais-tu là ?
Il fait assez chaud sans cela ;
Tu peux laisser tomber la flamme ;
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid. »
Mais elle, qui ne veut m'entendre,
Jette un fagot, range la cendre :
« Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi. »

« Bonne vieille, je n'ai pas faim,
Garde ton jambon et ton vin ;
J'ai mangé la soupe à l'étape.
Veux-tu bien m'ôter cette nappe !
C'est trop bon et trop beau pour moi. »
Mais elle, qui n'en veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre :
« Refais-toi, soldat, refais-toi. »

« Bonne vieille, pour qui ces draps ?
Par ma foi, tu n'y penses pas !
Et ton étable ? Et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille ?
Je dormirai là comme un roi. »
Mais elle, qui n'en veut démordre,
Place les draps, met tout en ordre :
« Couche-toi, soldat, couche-toi. »

— Le jour vient, le départ aussi. —
« Allons ! adieu... Mais qu'est ceci ?
Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah ! bonne hôtesse ! ah ! chère vieille,
Pourquoi tant me gêner, pourquoi ? »
Et la bonne vieille de dire,
Moitié larme, moitié sourire :
« J'ai mon gars soldat comme toi ! »

De la terre aux étoiles.

Un circuit électrique faisant sept fois le tour de la terre à l'équateur serait franchi en une seconde. Partant de là, M. Robert Ball, américain, suppose des lignes télégraphiques allant de la terre à la lune, au soleil, à certaines étoiles, et mesure les distances de notre globe à ces différents astres par le temps qu'un télégramme mettrait à leur parvenir.

Notre satellite est assez rapproché pour qu'une seconde suffise.

Mais pour le soleil, il s'écoulerait huit minutes avant que l'onde électrique fût arrivée à destination.

Quant aux étoiles... Voici *Alpha*, du Centaure, c'est la plus rapprochée de nous. Le message électrique ne lui arriverait qu'en quatre années !

Et c'est la plus rapprochée !

Il y a des milliers d'étoiles dont la distance est telle, par rapport à nous, que la nouvelle de la découverte de l'Amérique à elles envoyée télégraphiquement au moment même de l'événement ne leur serait pas encore parvenue. Cependant, ces étoiles si lumineuses donnent encore prise à l'observation télescopique. Que dire donc de celles dont l'existence ne nous est révélée que par l'impression qu'elles font sur les plaques photographiques ?

Celles-là, la nouvelle télégraphique de la naissance de Jésus-Christ, supposant cette nouvelle expédiée sur l'heure, il y a par conséquent 1895 ans, courrait encore après elles ; elles n'en auraient pas encore le moindre soupçon !

Et après ces étoiles là ?

Coumeint quiet l'est l'air que fâ la tsanson.

Onna demeiindze que la jeunesse de M.... fasà dansi, l'aviont coumeinci d'aboo après midzo et l'arretiront on